

Autrui

Introduction



« Deux paysans », Kasimir Malevitch, 0,53 X L. 0,70 cm, Musée Russe (Saint-Petersbourg), 1928-32.



« Les Amants », René Magritte, 54 × 73,4 cm, Museum of Modern Art (New York), 1928.

Autrui est-il un autre moi-même ?

Je ne crois pas avoir aucune contradiction à craindre, en accordant à l'homme la seule vertu¹ naturelle, qu'ait été forcé de reconnaître le détracteur² le plus outré des vertus humaines. Je parle de la pitié, disposition convenable à des êtres aussi faibles, et sujets à autant de maux que nous le sommes ; vertu d'autant plus universelle et d'autant plus utile à l'homme qu'elle précède en lui l'usage de toute réflexion, et si naturelle que les bêtes mêmes en donnent quelquefois des signes sensibles. Sans parler de la tendresse des mères pour leurs petits, et des périls qu'elles bravent pour les en garantir, on observe tous les jours la répugnance qu'ont les chevaux à fouler aux pieds un corps vivant ; un animal ne passe point sans inquiétude auprès d'un animal mort de son espèce ; il y en a même qui leur donnent une sorte de sépulture ; et les tristes mugissements du bétail entrant dans une boucherie annoncent l'impression qu'il reçoit de l'horrible spectacle qui le frappe. On voit avec plaisir l'auteur de la Fable des Abeilles³, forcé de reconnaître l'homme pour un être compatissant et sensible, sortir, dans l'exemple qu'il en donne, de son style froid et subtil, pour nous offrir la pathétique image d'un homme enfermé qui aperçoit au-dehors une bête féroce arrachant un enfant du sein de sa mère, brisant sous sa dent meurtrière les faibles membres, et déchirant de ses ongles les entrailles palpitantes de cet enfant. Quelle affreuse agitation n'éprouve point ce témoin d'un événement auquel il ne prend aucun intérêt personnel ? Quelles angoisses ne souffre-t-il pas à cette vue, de ne pouvoir porter aucun secours à la mère évanouie, ni à l'enfant expirant ?

Tel est le pur mouvement de la nature, antérieur à toute réflexion : telle est la force de la pitié naturelle, que les mœurs les plus dépravées⁴ ont encore peine à détruire, puisqu'on voit tous les jours dans nos spectacles s'attendrir et pleurer aux malheurs d'un infortuné tel, qui, s'il était à la place du tyran, aggraverait encore les tourments de son ennemi.

Jean-Jacques ROUSSEAU, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, Première partie, 1754.

¹ **Vertu**. Disposition habituelle, comportement permanent, force avec laquelle l'individu se porte volontairement vers le bien, vers son devoir, se conforme à un idéal moral, religieux, en dépit des obstacles qu'il rencontre.

² **Détracteur**. Personne qui dénigre outrageusement, en cherchant à rabaisser les mérites, la valeur d'une personne, les avantages ou les qualités d'une chose.

³ *The Fable of the Bees : or, Private Vices, Publick Benefits*, de Bernard Mandeville, 1714.

⁴ **Dépravé**. Qui, par rapport à la norme attendue, représente un écart dangereux et quasi irrémédiable, dans le sens du mal.

Frères humains, qui après nous vivez,
N’ayez les cœurs contre nous endurcis,
Car, si pitié de nous pauvres avez,
Dieu en aura plus tôt de vous merci⁵.
Vous nous voyez ici attachés cinq, six :
Quant de la chair, que trop avons nourrie,
Elle est pièce⁶ dévorée et pourrie,
Et nous, les os, devenons cendre et poudre.
De notre mal personne ne s’en rie,
Mais priez Dieu que tous nous veuille absoudre⁷ !

Si [nous] vous clavons, frères, pas n’en devez
Avoir dédain, quoi que fûmes occis⁸
Par justice. Toutefois, vous savez
Que tous les hommes n’ont pas bon sens rassis⁹ ;
Excusez-nous, puisque nous sommes transis¹⁰,
Envers le Fils de la Vierge Marie,
Que sa grâce ne soit pour nous tarie,
Nous préservant de l’infernale foudre.
Nous sommes morts, âme ne nous harie¹¹ ;
Mais priez Dieu que tous nous veuille absoudre !

La pluie nous a débués¹² et lavés,
Et le soleil desséchés et noircis ;
Pies, corbeaux, nous ont les yeux cavés,
Et arrachez la barbe et les sourcils.
Jamais, nul temps, nous ne sommes assis ;
Puis çà, puis là, comme le vent varie,
À son plaisir sans cesser nous charrie,
Plus becquetés d’oiseaux que dés à coudre.
Ne soyez donc de notre confrérie,
Mais priez Dieu que tous nous veuille absoudre !

Prince Jésus, qui sur tous a maîtrise,
Garde qu’Enfer n’ait de nous seigneurie :
À lui n’ayons que faire ne que soudre¹³.
Hommes, ici n’usez de moquerie
Mais priez Dieu que tous nous veuille absoudre !

François VILLON, « Épitaphe en forme de ballade », 1489.

Vous vous empressez auprès du prochain¹⁴ et vous exprimez cela par de belles paroles. Mais je vous le dis : votre amour du prochain¹⁵, c’est votre mauvais amour de vous-mêmes.

Vous entrez chez le prochain pour fuir devant vous-mêmes et de cela vous voudriez faire une vertu : mais je pénètre votre « désintéressement ».

Le *toi* est plus vieux que le *moi* ; le *toi* est sanctifié, mais point encore le *moi* : ainsi l’homme s’empresse auprès de son prochain.

Est-ce que je vous conseille l’amour du prochain ? Plutôt encore je vous conseillerais la fuite du prochain et l’amour du lointain !

Plus haut que l’amour du prochain se trouve l’amour du lointain et de ce qui est à venir. Plus haut encore que l’amour de l’homme, je place l’amour des choses et des fantômes.

Ce fantôme qui court devant toi, mon frère, ce fantôme est plus beau que toi ; pourquoi ne lui prêtes-tu pas ta chair et tes os ? Mais tu as peur et tu t’enfuis chez ton prochain.

Vous ne savez pas vous supporter vous-mêmes et vous ne vous aimez pas assez : c’est pourquoi vous voudriez séduire votre prochain par votre amour et vous dorer de son erreur.

Je voudrais que toute espèce de prochains et les voisins de ces prochains vous deviennent insupportables. Il vous faudrait alors vous créer par vous-mêmes un ami au cœur débordant.

Vous invitez un témoin quand vous voulez dire du bien de vous-mêmes ; et quand vous l’avez induit à bien penser de vous, c’est vous qui pensez bien de vous.

Celui-là seul ne ment pas qui parle contre sa conscience, mais surtout celui qui parle contre son inconscience. Et c’est ainsi que vous parlez de vous-mêmes dans vos relations et vous trompez le voisin sur vous-mêmes.

Ainsi parle le fou : « Les rapports avec les hommes gâtent le caractère, surtout quand on n’en a pas. »

L’un va chez le prochain parce qu’il se cherche, l’autre parce qu’il voudrait s’oublier. Votre mauvais amour de vous-mêmes fait de votre solitude une prison.

Ce sont les plus lointains qui payent votre amour du prochain ; et quand vous n’êtes que cinq ensemble, vous en faites toujours mourir un sixième.

Je n’aime pas non plus vos fêtes : j’y ai trouvé trop de comédiens, et même les spectateurs se comportaient comme des comédiens. (...)

Ainsi parlait Zarathoustra.

Friedrich NIETZSCHE, *Ainsi parlait Zarathoustra*, Première partie, « De l’amour du prochain », trad. H. Albert, 1883.

⁵ **Merci**. *Littér., vx.* Grâce que quelqu’un accorde à quelqu’un d’autre. Synon. *miséricorde*.

⁶ **Piéça**. Il y a un certain temps, il y a longtemps, cela fait un certain temps.

⁷ **Absoudre**. *THÉOL. pénitentielle cath.* Pour un confesseur, remettre, au nom de Dieu, les péchés du pénitent par la formule et le geste de l’absolution. *P. ext.* Pardoner les péchés, en parlant du jugement de Dieu après la mort.

⁸ **Occire**. Tuer.

⁹ **Rassis**. Qui aborde les choses avec sérénité, avec calme, après mûre réflexion. Synon. *mûr, pondéré, posé, réfléchi* ; anton. *déraisonnable, excité, immature, irréfléchi*.

¹⁰ **Transi**. *SCULPT.* Dans la statuaire du Moyen Âge et de la Renaissance, gisant représentant un cadavre nu.

¹¹ **Harier**. Harceler, importuner, tourmenter qqn.

¹² **Débuer**. Détremper, lessiver.

¹³ **Soudre**. Acquitter, affranchir, libérer.

¹⁴ **Prochain**. Ds la *lang. relig.* Tout homme considéré comme un semblable et particulièrement celui ou ceux qui ont besoin d’aide et de miséricorde. Synon. *autrui, son semblable ; les autres, ses frères*.

¹⁵ « Je vous donne un commandement nouveau : vous aimer les uns les autres ; comme je vous ai aimés, aimez-vous les uns les autres. » (*Évangile selon Jean*, 13, 34).